

Kurisumala : un exemple d'inculturation

(Article paru dans la Revue Liturgie de l'OCSO, n° 122, août 2003, pp. 103-118)

Adaptation et inculturation sont deux choses fort différentes. La deuxième n'est guère possible sans la première, mais la première existe souvent sans la seconde avec laquelle elle est d'ailleurs plus d'une fois confondue. Lorsqu'un groupe de moines ou de moniales d'Europe ou d'Amérique fondent un nouveau monastère dans un pays d'Afrique ou d'Asie, il est normal et sage de leur part de faire un grand nombre d'adaptations, adoptant les coutumes locales concernant, par exemple, la forme et la couleur des habits, la nature de la nourriture et la façon de la consommer, les instruments de musique et l'usage des langues locales. Ce sont là des adaptations requises par le bon sens et qu'on aimerait voir toujours réalisées; mais on n'est pas encore à l'inculturation. Celle-ci englobe tous les aspects de la vie d'un groupe. Le fait qu'une communauté monastique de style européen ait adopté dans sa liturgie la musique et les symboles de la culture où elle se trouve en fait une communauté qui a eu la sagesse de s'adapter dans sa liturgie aux circonstances locales; cela n'en fait pas une communauté inculturée.

L'inculturation n'est pas un simple phénomène social; c'est une réalité spirituelle et théologique. Elle a lieu lorsqu'une culture ou une tradition culturelle est mise en contact avec l'Évangile ou avec une façon de vivre l'Évangile (telle que, par exemple, la vie monastique). Dans cette rencontre, les deux pôles subissent une transformation. La culture se trouve enrichie et reçoit une finalité ultime nouvelle; l'Évangile, ou la forme de vie évangélique, reçoit pour sa part un nouveau mode d'expression et d'être. La vie monastique chrétienne elle-même est d'ailleurs le résultat d'une inculturation admirablement réussie, étant le fruit de la rencontre du message évangélique avec une tradition ascétique bien vivante dans le Moyen-Orient à l'époque du Christ et si répandue dans toutes les grandes cultures, tout au long de l'histoire de l'humanité, qu'on a pu parler d'archétype humain universel.

La communauté monastique de Kurisumala au Kerala, en Inde, se distingue par la capacité qu'elle a manifestée de s'adapter aux coutumes locales, aussi bien celles provenant de l'hindouisme que celles provenant de la tradition chrétienne syro-malankare, celle-ci

étant déjà bien insérée dans la culture du Kerala depuis les premiers siècles du Christianisme. Lorsque vous arrivez à Kurisumala vous rencontrez une communauté ressemblant assez bien à un ashram hindou, les moines portant le *khavi*, allant nu-pieds ou chaussés de simples sandales qu'ils laissent à la porte avant de pénétrer dans le monastère, et mangeant assis par terre, leur gamelle déposée sur le sol. Tous les hôtes sont invités au *satsangh*, réunion de communauté du soir, et partagent les repas de la communauté. Les édifices sont sobres et pauvres, etc.

Il y a cependant plus. Kurisumala est un très bel exemple d'inculturation, et cela à de nombreux niveaux. Le style de vie monastique qu'on y trouve est le fruit de la rencontre de la tradition monastique chrétienne, de lignée cistercienne, avec les pratiques et l'âme du monachisme traditionnel de l'Inde. La vie liturgique est aussi le fruit de la rencontre de l'expérience de prière d'orientation bénédictine avec la grande tradition liturgique de l'Église syriaque aussi bien qu'avec les couches les plus contemplatives de la mystique hindoue. C'est de cette inculturation multiple dont je voudrais dire quelques mots dans cet article.

Monachisme chrétien cistercien et monachisme hindou

Si les adaptations à un nouveau contexte culturel peuvent se penser, se préparer et se décider, ce n'est pas le cas de l'inculturation. Celle-ci se *produit* d'elle-même lorsque les conditions de la rencontre sont remplies. Si l'inculturation a pu se réaliser dans la communauté de Kurisumala, c'est qu'elle s'est réalisée tout d'abord dans la personne même de Francis Mahieu, qui reçut le nom de Francis Acharya lorsqu'il devint citoyen indien en 1968.

Lorsque Francis Mahieu arriva en Inde, en 1955, il n'était pas un jeune homme en quête d'expériences nouvelles. Il était non seulement un homme d'âge mur, mais aussi un moine cistercien ayant déjà vingt ans de vie monastique. Il avait été formé par un maître de première valeur, Dom Anselme Le Bail, et avait assimilé l'identité cistercienne avant de devenir lui-même maître des novices, d'abord à Scourmont puis, plus tard, dans la fondation de Scourmont à Caldey. En arrivant en Inde il fut en contact durant ses premiers dix-huit mois avec deux grands spirituels qui n'avaient certes pas réussi dans leur rêve de fonder une communauté monastique à Shantivanam, mais qui avaient su intégrer dans leur propre recherche spirituelle le plus profond et le plus radical de la spiritualité des Upashishads, spécialement Le Saux, si fasciné par les profondeurs de l'*advaita*.

L'Église de l'Inde doit son origine à saint Thomas qui, selon la tradition, évangélisa l'Inde où il arriva en l'an 52. Les Chrétiens

évangélisés par Thomas et ses disciples demeurèrent en contact à travers les âges avec les Chrétiens de la Perse dont ils adoptèrent la liturgie. Lorsqu'au 16^{ème} siècle l'Église de Rome vint en contact avec ces Chrétiens à travers les marchands et les missionnaires portugais, elle essaya de les latiniser. En 1653, ils jurèrent solennellement de résister à ces efforts et de ne pas se soumettre à la hiérarchie romaine portugaise. Par la suite plusieurs entrèrent en communion avec Rome, et Léon XIII établit pour eux deux vicariats en 1887. Ils conservèrent leur rite oriental -- fortement latinisé par la suite -- et le nom d'église syro-malabare. Les autres conservèrent leur lien avec l'Église d'Antioche. Or, une partie de ces derniers acceptèrent l'autorité de Rome en 1930. Ils conservèrent leur liturgie *antiochienne* -- qui ne fut jamais latinisée -- et prirent le nom d'Église syro-malankare.

Des circonstances providentielles amenèrent Francis à faire une fondation cénobitique au Kerala, au coeur de cette Église syro-malankare d'origine syriaque, dont la richesse et la profondeur contemplative le fascinèrent dès le premier jour. Dans sa vie monastique personnelle se réalisa graduellement, à partir de ce moment, une synthèse existentielle harmonieuse entre la spiritualité cistercienne qu'il avait bien assimilée, celle du monachisme chrétien primitif qu'il avait longuement étudiée et les pratiques du monachisme hindou qu'il trouvait en Inde et dont il avait déjà vu une réalisation inculturée dans la vie de Monchanin et de Le Saux. Cette synthèse s'exprimera dans la structure même de la vie communautaire qu'il développera à Kurisumala avec des disciples indiens.

Arrêtons-nous à quelques aspects plus importants de cette vie monastique inculturée.

Le rituel de l'initiation monastique

À Kurisumala, comme dans les ashrams de l'Inde, lorsque le postulant est admis, après quelques visites, il porte un habit blanc composé d'un *dhoti* et d'une chemise, ce qui ne le distingue guère de l'homme de la rue. Après un postulat d'une longueur qui peut varier selon les cas, il est reçu comme *sadhaka*, c'est-à-dire novice, au cours de la cérémonie du *satsangh*, qui correspond à notre chapitre. Il portera désormais une vareuse de coton blanc sur son *dhoti*. Lorsqu'il sera reçu comme *brahmachari*, ce qui est l'équivalent d'un profès temporaire, il recevra un châle blanc. Enfin, lorsqu'il sera consacré comme *sannyasi*, ce qui correspond au profès solennel, il recevra l'habit de couleur safran, le *khavi*, qui non seulement le désignera comme *sannyasi* mais l'obligera à pratiquer le style d'ascèse attaché en Inde à ce titre : aller nu-pieds, vivre une pauvreté radicale, suivre un régime strictement végétarien, etc.

Document extrait du [site de l'abbaye Notre-Dame de Scourmont](#), qui se trouve sur le territoire de Forges, à sept kilomètres au sud de la ville de Chimay, en Belgique. Notre-Dame de Scourmont est une abbaye de l'Ordre Cistercien de la Stricte Observance.

Le *Toulbasha d'Dairoye* (rituel de la vêtue des moines) du rite syro-malankar offrait à Père Francis un cadre liturgique poétique et mystique plus adapté à l'orientation spirituelle du monachisme de l'Inde que les rituels d'origine romaine avec leur conception plus juridique des sacrements. Il le prit donc comme base du rituel d'initiation monastique utilisé à Kurisumala.

La réception des *sadhakas* est une simple cérémonie qui a lieu au *satsangh*, cette réunion de la communauté qui a lieu chaque soir dans un ashram. Le caractère sérieux de cette démarche se révèle tout d'abord dans le fait que le candidat se prosterne devant toute la communauté dans la forme la plus révérencielle, le *sahstanga namaskar*, ce qui signifie la "prosternation des huit membres", ainsi nommée parce que huit parties du corps touchent le sol en signe de complète soumission deux mains, les deux pieds, les deux genoux, la poitrine et le front. L'*acharya* demande au *sadhaka* ce qu'il recherche en voulant se faire admettre dans le *sadhana* monastique, ou chemin de perfection. Il proclame devant tous son abandon total à la grâce et à la miséricorde du Seigneur telles qu'on en fait l'expérience dans la communauté monastique. Après quoi il est accueilli dans la communauté.

Les rituels de la *brahmacharya diksha* (correspondant à la profession temporaire) et de la *sannyasa diksha* (correspondant à la profession solennelle) gardent la structure de la vêtue monastique antiochienne, mais ont beaucoup en commun avec les rituels parallèles de l'hindouisme. L'originalité chrétienne se révèle dans le symbolisme biblique et le choix des lectures, toutes centrées sur l'économie du salut dans le Christ. La *diksha* hindoue s'accomplit dans le cadre du *viraja homa*, le sacrifice du feu et de la lumière, symbolisant la destruction de toutes les attaches dans le feu ardent du renoncement absolu, et l'émergence d'une conscience nouvelle et radieuse. La consécration monastique chrétienne a lieu durant le sacrifice eucharistique, avant sa consommation dans la communion, gage de l'immortalité et prémices de la jouissance éternelle de la divinité. Le front du nouveau *brahmachari* chrétien est marqué du sceau de l'Agneau, on lui fait une tonsure en forme de croix, on lui enlève ses vêtements de dessus et on le revêt de l'habit, on le ceint d'un baudrier, on couvre sa tête et ses épaules d'un châle et on lui lace ses sandales. La cérémonie s'achève par l'imposition de la croix sur les épaules et la réception du nouveau *brahmachari* dans la communauté.

La célébration de l'Eucharistie

Nous venons de voir que la consécration monastique se fait au cours de la célébration eucharistique. Or, il y a à Kurisumala deux types de célébration eucharistique la *Qurbana* et la *Bharatiya Puja*.

La *Qurbana* est la célébration de l'Eucharistie selon le rite antiochien de l'Église syro-malankare. On la célèbre dans toute sa splendeur les dimanches et à toutes les grandes fêtes du Seigneur, de la Vierge et des Saints. Elle comporte une richesse exceptionnelle de lectures de la Parole de Dieu. On y lit d'abord l'Ancien Testament pendant que le prêtre revêt les ornements sacrés et que se font les rites préparatoires. Il s'agit de quatre lectures tirées respectivement de la Loi, des livres historiques, des Sapientiaux et des Prophètes. Durant la première partie de l'Eucharistie on lit ensuite trois lectures du Nouveau Testament, la première tirée des Actes des Apôtres, des Epîtres catholiques ou de l'Apocalypse; la seconde tirée des Lettres de Paul et la troisième, des Évangiles.

Cette célébration dure au moins deux heures. Durant les quinze premières années, on la célébra en syriaque tous les jours, sans jamais oser ni l'abrégier ni la simplifier. Mais il était difficile alors de maintenir l'équilibre, si important, de la journée monastique entre prière, travail et *lectio*. À partir de l'époque du Concile on élaborera pour les jours de semaine une célébration plus simple de l'Eucharistie, en langue malayalam (la langue du Kerala), intégrant un grand nombre de symboles religieux de l'Inde. C'est la *Bharatiya Puja* appelée aussi par les visiteurs la "messe indienne".

Puja (de la racine *puj*, révéler, culte) est lié à la *bhakti*, le culte de dévotion. C'est la forme de culte la plus ancienne en Inde, l'acte quotidien de culte, célébré soit privément soit en assemblée. En ce cas il est accompagné de *bhajans*, le chant d'hymnes et de lectures des livres sacrés et se termine par la distribution de petits morceaux de nourriture. Le mot "puja" est communément utilisé au Tamil Nadu pour désigner l'Eucharistie.

Dans la *Bharatiya Puja* célébrée assis par terre, la première partie de la messe utilise abondamment les symboles religieux indiens : le feu, les fleurs et l'encens. En effet, à cause de la dimension cosmique de l'hindouisme, le culte hindou utilise beaucoup l'offrande à Dieu des belles et bonnes choses de la création. Fleurs, encens, lumière sont des signes traditionnels de l'offrande de soi-même et de l'union du priant avec Dieu dans l'amour. Ainsi, l'*arati* est le mouvement circulaire d'une petite lampe à l'huile déposée dans un nid de fleurs, devant une icône sacrée, avec de brèves prières, appelées *mantras*. Ces *mantras* sont aussi offerts par les participants qui font un mouvement de leurs mains au-dessus de la flamme -- ou dans la direction de la flamme, s'ils sont loin -- participant ainsi à la lumière et appliquant ensuite leurs mains sur leurs yeux. L'encens est utilisé de deux manières, ou bien sous la forme de bâtons, appelés *agarbathi* ou dans de petits vases de cuivre munis d'une poignée, que l'on meut d'une façon circulaire au-dessus des offrandes.

Document extrait du [site de l'abbaye Notre-Dame de Scourmont](#), qui se trouve sur le territoire de Forges, à sept kilomètres au sud de la ville de Chimay, en Belgique. Notre-Dame de Scourmont est une abbaye de l'Ordre Cistercien de la Stricte Observance.

L'anaphore a conservé tous les éléments traditionnels de la liturgie orientale : prière d'introduction, récit de l'institution, anamnèse, épiclese, intercessions, fraction et communion --le tout souvent intercalé de répons brefs de l'assistance ou d'hymnes.

Avant le renvoi, le célébrant invite les membres de l'assemblée à témoigner du Christ dans leur vie quotidienne. Suit une formule trinitaire d'adoration:

Om. Adoration de Celui qui existe en Lui-même.

Om. Adoration de l'Homme-Dieu.

Om. Adoration du Saint-Esprit.

Tous concluent: Om. Shanti! Shanti! Shanti! Paix! Paix! Paix!

Un Office monastique lentement construit

C'est sans doute dans l'élaboration de l'Office Divin que Père Francis et les moines de Kurisumala ont manifesté le plus de créativité.

À l'époque de la fondation, on disposait du *S'himo*, le bréviaire paroissial hebdomadaire en syriaque, connu sous le nom de "Bréviaire de Pampakuda". C'est lui qu'on utilisa durant les premières années, mais si Francis Acharya et son compagnon de la première heure, Bede Griffiths, connaissaient assez bien le syriaque, il n'en était pas ainsi des nouvelles recrues indiennes. Dès 1959 Bede commença à traduire le *S'himo* en anglais, et cette traduction fut publiée en 1965 sous le titre de *The Book of Common Prayer*. Il s'agissait d'une traduction en prose, plutôt littérale, difficilement utilisable comme telle pour la prière, que Francis retravaillera et reprendra quelques années plus tard dans son oeuvre monumentale *Prayer with the Harp of the Spirit, the prayer of Asian Churches*.

La vie monastique avait disparu il y a plusieurs siècles de l'Église syriaque de l'Inde. On ne disposait donc pas d'un office monastique. D'ailleurs, dans la tradition orientale il n'existe pas un livre pour la liturgie des heures que suivraient intégralement tous les monastères et tous les fidèles. Ce qui existe, ce sont des anthologies de textes très riches parmi lesquels chaque monastère choisit pour constituer son propre Office. C'est ce qu'entreprit de faire Père Francis pour le monastère de Kurisumala.

Il se mit à la recherche du *Fenqith*, le recueil de prières et d'hymnes d'une très grande richesse contemplative utilisé autrefois par les moines de langue syriaque et dont le *S'himo* n'était qu'une version

Document extrait du [site de l'abbaye Notre-Dame de Scourmont](#), qui se trouve sur le territoire de Forges, à sept kilomètres au sud de la ville de Chimay, en Belgique. Notre-Dame de Scourmont est une abbaye de l'Ordre Cistercien de la Stricte Observance.

abrégée à l'usage des paroisses. Il faut dire que les autorités portugaises avaient mené, à la fin du 16^{ème} siècle, une campagne implacable d'éradication du rite syriaque. Au synode de Diamper, en 1599, on avait brûlé tous les livres, ornements et vêtements liturgiques qu'on avait pu trouver. C'est à Mossoul, en Irak, que Père Francis trouva enfin, après bien des recherches à travers tout le Moyen Orient, sept copies du *Fenquith* imprimé par les Dominicains au siècle précédent. L'ensemble, en sept volumes grand in-folio, comprenait 4.000 pages de texte syriaque. Père Francis passera une grande partie du reste de sa vie à méditer, sélectionner, traduire en anglais, et publier ce trésor liturgique. Les quatre volumes du Livre d'Office de Kurisumala, en anglais, totaliseront 3.000 pages.

Père Francis ne se contenta pas de choisir et de traduire des textes syriaques anciens. Il composa un Office complet, pour toutes les Fêtes et tous les Temps de l'Année, gardant l'orientation mystique et toute la richesse théologique de la liturgie syriaque, mais introduisant dans chaque Office, sous la rubrique de *Semences du Verbe*, des textes tirés des livres sacrés de l'Inde. Il pouvait en appeler de l'exemple de Paul VI qui, à Bombay en 1964, avait utilisée une très belle prière tirée des Upanishads.

De la non-vérité conduis-moi à la Vérité

De l'obscurité conduis-moi à la Lumière

De la mort conduis-moi à l'immortalité

Dès la parution du premier volume, ce travail de géant reçut les plus grands éloges des spécialistes de la liturgie orientale, comme le professeur Robert Taft de l'Institut pontifical oriental de Rome et André de Halleux de Louvain.

C'est cet Office que l'on célèbre actuellement à Kurisumala, en anglais, sauf pour les "petites heures" et Complies, que l'on chante en malayalam.

L'année liturgique

L'année liturgique, dans le rite syro-malankar commence le dimanche le plus

proche du dernier jour d'octobre. Elle est introduite par deux dimanches de l'Église : sa Dédicace et son Renouveau. Il s'agit de deux dimanches préparatoires, au cours desquels l'Église rappelle ce qu'elle est, médite sur sa propre nature, comme lieu de résidence de Dieu, lieu privilégié de Sa rencontre avec l'humanité . Ces deux

dimanches sont comme un prisme où se reflète toute l'économie du Salut, depuis l'appel d'Abraham dans le Livre de la Genèse jusqu'à la vision du nouveau ciel et de la nouvelle terre à la fin du livre de la Révélation.

Le reste de l'année est divisé en sept saisons composées de sept semaines chacune. Ce sont : 1) L'Annonciation de la venue du Seigneur; 2) La Nativité, l'Épiphanie et le Baptême; 3) Le Jeûne du Seigneur, sa Passion, sa Mort et sa Résurrection; 4) les cinquante jours de la Pâque, l'Ascension et la Pentecôte; 5) La mission des apôtres dans le monde; 6) la Transfiguration; 7) l'Exaltation de la Croix.

Chaque semaine, se célèbre également un cycle complet des mystères du salut, reprenant en miniature le cycle de l'année liturgique. On célèbre évidemment la Résurrection du Seigneur le dimanche. Le lundi c'est le Royaume de Jésus et son annonce par Jean-Baptiste. Le mardi, c'est l'Église; le mercredi, l'Incarnation; le jeudi, l'Eucharistie; le vendredi, la Croix; et le samedi, la Parousie.

On n'aurait pas une vision complète de l'inculturation de la vie monastique à Kurisumala sans considérer au moins quelques autres aspects de celle-ci tels que, par exemple, la *lectio*, le travail et l'hospitalité.

La *lectio*

La tradition de la *lectio divina* du monachisme chrétien se trouve enrichie par son contact avec une tradition fort semblable de la spiritualité hindoue. La voie de la méditation en Inde est appelée *upasana*, un mot qui est de la même racine que *upanishad*. Le sens littéral est celui de s'approcher, de s'asseoir près de quelqu'un dans une attitude de disciple, avec révérence et confiance, dans l'espoir d'être illuminé. En référence à la méditation, le mot signifie s'approcher du Seigneur avec ces mêmes attitudes, se recueillir dans l'espoir d'atteindre le *paramatman*, l'Être Suprême et d'être identifié avec lui.

L'*upasana* comporte trois aspects ou trois degrés, qui ne sont pas sans analogie avec l'échelle traditionnelle de la *lectio*, la *meditatio*, l'*oratio* et la *contemplatio*. Ces degrés sont la *sravana*, qui consiste à écouter un maître ou les écritures sacrées; la *manana*, qui est une recherche sérieuse du sens; et la *nididhyasana*, qui est un approfondissement non conceptuel de la réalité entendue, une contemplation conduisant au ravissement. Un millénaire après les Upanishads, le grand maître Sankaracharya ajoutait un quatrième degré, la *darshana*, ou la vision.

Document extrait du [site de l'abbaye Notre-Dame de Scourmont](#), qui se trouve sur le territoire de Forges, à sept kilomètres au sud de la ville de Chimay, en Belgique. Notre-Dame de Scourmont est une abbaye de l'Ordre Cistercien de la Stricte Observance.

Dans la vie d'un moine indien la voie de l'*upasana* et celle de la *lectio divina* convergent vers une même fin, donnant ainsi une dimension nouvelle et plus riche à l'une et à l'autre.

Le travail

La vocation monastique et l'attrait vers l'Inde du jeune Jean Mahieu (plus tard Père Francis), avaient été éveillés lors d'une rencontre avec Gandhi durant ses études d'ingénieur à Londres. Gandhi voyait le développement économique des masses pauvres de l'Inde non seulement dans une vie simple, mais aussi dans un travail productif.

Dès la plus haute antiquité, en Inde, les ashrams ont été associés avec des *goshalas* ou fermes d'élevage. Une ancienne tradition hindoue considérait même le *goshala* comme un endroit où l'on prend soin des vieilles vaches avec amour et attention jusqu'à ce qu'elles y finissent leurs jours. Gandhi reprit cette idée; il voulait cependant concilier ce "service de la vache" avec une saine économie, afin que la vache ne soit pas un fardeau pour le pays mais contribue à le nourrir. Pour cela il insistait sur l'amélioration du bétail en vue d'augmenter la quantité et d'améliorer la qualité du lait. Après l'indépendance de l'Inde, Pandit Nehru avait imaginé un vaste projet en vue de développer la qualité de l'énorme quantité de vaches du pays. Kurisumala développa dès les premières années une ferme modèle qui fut une des premières sinon la première réalisation de ce projet du premier ministre Nehru et servit de modèle et de stimulant pour un développement admirable d'une région jusque là extrêmement pauvre. Au cours des années, des centaines de familles son venues s'installer dans la région de Kurisumala, vivant pour la plupart d'un travail au moins partiellement relié à la ferme de l'ashram.

En cela aussi, on peut parler d'authentique inculturation : la rencontre fructueuse d'une tradition monastique de travail manuel avec une situation socio-économique bien précise permettant à la première de trouver une nouvelle expression de la préoccupation évangélique pour les plus pauvres et donnant à la seconde une nouvelle dimension.

L'hospitalité

Une autre valeur par rapport à laquelle la tradition du monachisme chrétien et celle des ashrams indiens peuvent s'enrichir mutuellement et aboutir de ce fait à une inculturation est celle de l'hospitalité.

Saint Benoît dit que les visiteurs ne manquent jamais au monastère; et, fidèle à une très longue tradition avant lui, il invite ses moines à pratiquer une grande charité et une très belle humanité à leur égard, convaincus que c'est le Christ qu'ils reçoivent en ces

visiteurs. L'ashram indien est aussi un lieu d'accueil. S'agissant d'une communauté qui s'est formée spontanément autour de l'expérience spirituelle d'une personne ou d'un petit groupe de personnes; quiconque recherche la même chose peut se joindre à ces personnes, que ce soit pour quelques jours ou pour une période beaucoup plus longue.

A Kurisumala, les retraits sont toujours en grand nombre. Ils sont reçus sobrement mais avec grande hospitalité. Ils se retrouvent nombreux à tous les offices à la chapelle, partagent le repas de la communauté, mangeant la même nourriture frugale avec leurs mains, assis par terre, la gamelle déposée sur le sol devant eux. Certains se joignent au travail de la communauté, et ils se retrouvent surtout le soir au *satsangh* quotidien, élément si important de la vie d'un *ashram*.

Le *satsangh* (littéralement : compagnie de bonnes personnes) est une pratique commune à toute l'Inde, remontant aux poètes *bhaktide* l'époque médiévale. Même de nos jours, dès que des personnes se retrouvent ensemble pour chercher une croissance humaine et spirituelle, elles se réunissent sous la direction d'un maître, pour chanter quelques *mantras* (brèves prières en sanskrit), suivie de chants sacrés appelés *bhajans* accompagnés de musique. Cela est généralement suivi d'une lecture tirée d'un livre sacré et souvent d'une exhortation spirituelle de la part du maître ou d'une autre personne présente.

À Kurisumala, chaque soir, après la collation, avant le dernier office du jour (correspondant à nos Complies), la communauté se réunit avec tous les hôtes dans la salle du *satsangh*, en face de la chapelle. Ce *satsangh* est présidé par le supérieur ou par un hôte distingué ou même plusieurs hôtes qui peuvent être invités à prendre la parole. De là on se rend en silence à la chapelle. Après la bénédiction du supérieur, donnée sur le degré de l'autel, tous, moines et hôtes, vont baiser la Bible, s'inclinent devant l'autel et le Saint Sacrement et font *l'arati* en étendant les mains au-dessus de la lampe qui brûle devant les icônes, pour ensuite porter les mains à leurs yeux.

Conclusion

Robert Taft, dans l'ouvrage cité plus haut, analysant la contribution de Kurisumala au développement contemporain de l'office syriaque, souligne le fait que l'inculturation de Kurisumala est une réalité beaucoup plus large que simplement liturgique. Il écrit au sujet de Kurisumala: "De nos jours, en Occident, on écrit beaucoup sur le renouveau monastique au Mont Athos et dans l'Église orthodoxe copte en Égypte. Cependant, au cours des trente dernières années, s'est développé discrètement un autre mouvement, peut-être moins connu, mais

Document extrait du [site de l'abbaye Notre-Dame de Scourmont](#), qui se trouve sur le territoire de Forges, à sept kilomètres au sud de la ville de Chimay, en Belgique. Notre-Dame de Scourmont est une abbaye de l'Ordre Cistercien de la Stricte Observance.

indubitablement une des expériences monastiques les plus radicales et les plus éclairées de notre temps."

Il n'y a de véritable inculturation que celle qui implique tous les aspects de la vie dans une synthèse harmonieuse. De très nombreuses fondations monastiques ont été faites au cours du dernier demi-siècle, en Afrique en Amérique Latine et en Asie. Dans la plupart des cas les fondateurs ont manifesté une grande ouverture à faire les *adaptations* nécessaires, dans le domaine liturgique comme en d'autres domaines, pour assurer une implantation réussie. En bien peu de cas, cependant, est-on arrivé à une véritable *inculturation* débouchant sur une nouvelle culture monastique résultant de la rencontre d'une tradition monastique traditionnelle avec la situation socioculturelle et religieuse du lieu d'implantation. La communauté de Kurisumala est un exemple en ce domaine. Il vaudrait la peine d'étudier plus en profondeur son expérience. En le faisant on constaterait sans doute que l'inculturation n'a pas été une fin voulue pour elle-même, mais bien le fruit d'un demi-siècle d'expérience monastique enracinée dans la tradition chrétienne occidentale, ouverte aux enseignements de la tradition chrétienne orientale et profondément respectueuse de la tradition monastique trois fois millénaire de l'Inde.

Cette évolution s'est faite en dehors -- et ne pouvait sans doute en être autrement -- des structures rigides d'un Ordre monastique comme celui de Cîteaux, sous la conduite d'un moine sage et ouvert qui réalisa d'abord dans sa propre expérience spirituelle et sa propre vie cette synthèse. Maintenant que la communauté née de cette expérience a été incorporée à l'Ordre cistercien, dans le respect de sa différence et de son rite propre, le défi pour la communauté de Kurisumala sera de ne rien perdre de son identité et de sa culture monastique propre, alors que le défi pour l'Ordre cistercien sera de faire de cette rencontre une véritable inculturation en se laissant transformer lui-même par cette incorporation d'un élément nouveau.

Scourmont, le 30 juin 2002

Armand VEILLEUX